

# UN HOMME ET SES DEUX FILS

Luc 15, 11-32

## Un formulisme de situation

Lisons attentivement quelques extraits de la Genèse, relatifs à l'histoire de Joseph et de ses frères, dans la traduction targoûmique du texte hébraïque :

### Targoûm Neofiti 1 de Genèse 37 à 50

- 37, 3 Israël aimait Joseph plus que tous ses enfants  
car il était le fils de sa vieillesse,  
et il lui avait fait une tunique colorée.
- 4 Ses frères virent que leur père l'aimait plus que tous ses frères ;  
ils le prirent en haine  
et ils ne pouvaient parler avec lui *en termes pacifiques*.
- 41, 42 Alors Pharaon enleva de sa main son cachet  
et le mit à la main de Joseph.  
Il le revêtit de vêtements de lin  
et lui passa au cou le collier d'or.
- 42, 18 Le troisième jour, Joseph leur dit :  
« Faites ceci et vous vivrez. »
- 43, 1 La famine était grande dans le pays.
- 8 Juda dit à Israël son père :  
« Laisse aller l'enfant avec moi  
que nous puissions nous lever et partir  
pour que nous vivions  
et ne mourions pas,  
et nous et toi-même et nos petits enfants. »
- 45, 14 Il se jeta alors au cou de Benjamin, son frère,  
et pleura.  
Benjamin aussi pleura à son cou.
- 15 Puis il baisa tous ses frères  
et pleura *devant* eux  
et ses frères parlèrent ensuite avec lui.
- 28 Israël dit donc :  
« Je n'espérais plus ceci :  
que Joseph fût encore en vie !  
J'irai donc  
et je le reverrai  
avant que je ne meure. »
- 46, 29 Joseph attela *ses chars*  
et il *sortit* à la rencontre d'Israël, son père, à Goshen.  
Quand il le vit,  
il se jeta à son cou  
et pleura à son cou, à nouveau.

La comparaison du targoûm de Genèse 37 à 50 et de la parabole « Un homme et ses deux fils » (cf. la synopse ci-jointe) fait apparaître des formules analogues (soulignées dans le texte ci-dessus). Il paraît évident que Rabbi Iéshoua, au moment où il improvise sa parabole, a présent à sa mémoire le texte de la Genèse et qu'il y puise un certain nombre de formules. Nous retrouvons donc ici l'improvisation formulaire d'une récitation.

Pourquoi Rabbi Iéshoua puise-t-il quelques formules dans le texte de la Genèse ? Sans doute, et également, pour un formulisme de situation. Dans les deux cas, ne sommes-nous pas en présence d'une manifestation de jalousie entre frères, due à une certaine préférence affichée par le père à l'égard d'un fils en face des autres (pour la Genèse) ou d'un autre (pour la parabole). N'est-ce pas, d'ailleurs, à la jalousie des rabbis et des pharisiens à l'égard des pécheurs que cette parabole de Iéshoua constitue une réponse ? Car c'est bien de jalousie dont il est question dans l'Evangile : pourquoi s'occupe-t-il ainsi des pécheurs plutôt que de nous qui sommes fidèles à la Tôrah ?

« Et ils s'approchaient tous de lui les publicains et les pécheurs  
pour l'entendre.  
Et ils murmuraient les Pharisiens et les Savants-dans-les-Ecritures  
en disant :  
« Celui-ci les pécheurs il accueille  
et il mange avec eux ! »  
(Lc 15, 1-2)

Cela nous oriente vers la signification première de cette parabole que le fait de l'intituler habituellement « la parabole de l'enfant prodigue » ne permet plus de percevoir. Sous cette appellation, l'attention est attirée uniquement sur le premier fils et cette parabole devient la parabole de l'amour miséricordieux du père pour son fils. Si c'était le cas, Rabbi Iéshoua n'aurait pas ajouté la deuxième partie sur le second fils fidèle. Sans exclure la leçon sur l'amour miséricordieux de Dieu, à laquelle notre christianisme du « tout amour » veut absolument tout ramener<sup>1</sup>, le sens véritable de cette parabole réside dans l'opposition des deux fils et dans la différence de comportement du père à leur égard.

### **Une remise en cause de la justice pharisaïque**

Dans la mesure où le scandale des Pharisiens et des Savants-dans-les-Ecritures porte sur les publicains et les pécheurs, appartenant tous au Peuple de Dieu, la parabole affirme d'abord que Dieu a deux fils, dans ce même peuple : d'un côté, le juste et de l'autre, le pécheur. Et que Dieu, comme tout père qui se respecte, est plus soucieux de celui qui tourne mal que de celui qui marche droit et qu'il se réjouit plus du retour de celui qui a mal tourné que de la fidélité de celui qui a marché droit. Ce qui semble donc anormal, dans cette

---

<sup>1</sup> « Toutes les entreprises des réformateurs modernes se font au nom de la charité, et sont donc à la fois motivées et justifiées par elle. Sauf à suspecter leur bonne foi, nous tenons pour assuré que tous les réformateurs sont mus essentiellement par ce qu'ils pensent être la charité. En fin de compte la loi d'amour résume (ou remplace) la religion. Le vrai dogme, c'est l'amour, il n'y a d'ignorance que de l'amour ; la vraie morale, c'est l'amour, il n'y a de péché que contre l'amour ; le vrai culte liturgique, c'est l'amour, il n'y a d'oubli de Dieu qu'en dehors de l'amour. A cette motivation, comme à cette justification, personne n'ose rien opposer. Son évidence semble prévenir toutes les objections. Mais puisque l'arbre doit être jugé à ses fruits, et que les fruits, d'ores et déjà, sont des fruits de mort, alors nous sommes en droit d'interroger cette charité « triomphaliste » au nom de laquelle le christianisme, depuis plus de dix ans maintenant, se mutile avidement, dans une sorte de folie suicidaire. »  
(Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 30.)

parabole, ce n'est pas le comportement du père qui, pourtant, non seulement sacrifie le veau gras pour son fils prodigue et fait la fête, mais ne pense même pas à faire appeler son fils aîné, qui est à son travail dans les champs, pour l'inviter à se joindre à la fête. C'est le comportement du fils aîné qui est stigmatisé par Rabbi Iéshoua et c'est la raison pour laquelle je pense que cette parabole est plus celle du fils aîné que celle de l'enfant prodigue.

Indéniablement, le fils aîné, comme le montre l'allusion qu'il fait à sa non-transgression des commandements de son père, est le fidèle observateur de la Tôrah, attentif à la mettre en pratique depuis toujours. C'est le Pharisien par excellence, fidèle à sa justice pharisaïque. Et c'est cette justice pharisaïque que Rabbi Iéshoua vient dénoncer, une fois de plus, par cette parabole, comme il le fait également, que ce soit à travers cette mise en garde adressée à ses disciples :

« Si votre justice n'est pas plus abondante  
que celle des savants-dans-les-Ecritures et des pharisiens,  
vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. »  
(Mt 5, 20)

ou à travers la parabole du Pharisien et du Publicain (Lc 18, 9-14), ou à travers les déplorations sur les Savants-dans-les-Ecritures et les Pharisiens (Mt 23, 1-36).

Cette justice pharisaïque, Rabbi Iéshoua la condamne, à la fois, en son essence même et pour ses dérives possibles.

#### **Essence de la justice pharisaïque**

Ce qui caractérise la justice pharisaïque, c'est l'importance qu'elle accorde à l'activité de l'Humain. Elle est tout entière axée sur ce que l'Humain fait pour Dieu, les œuvres justes qu'il accomplit pour plaire à Dieu, les mauvaises actions qu'il évite afin de ne pas déplaire à Dieu. Elle est persuadée que la justification de l'Humain est au bout de ses œuvres.

Cette centration excessive sur l'Humain et son activité peut entraîner des dérives possibles que Rabbi Iéshoua dénonce : le juridisme, le formalisme, l'orgueil et le zèle amer.

#### ***Danger de juridisme***

En effet, dans leur zèle farouche pour la Tôrah, les Rabbis avaient voulu *dresser une haie autour de la Tôrah*. Ils avaient entouré celle-ci d'une multitude de prescriptions. Ils voulaient enserrer tous les gestes de l'homme, dans un cadre réglementé, afin d'être sûr que l'homme ne vienne à manquer à aucun de ces préceptes. Dans un tel esprit, la vie humaine devient un ensemble de rubriques où presque tous les gestes humains sont codifiés. La motivation est noble et louable mais le résultat infiniment moins. En effet, la relation à Dieu devient une relation de permis-défendu. Face à ce carcan, deux attitudes possibles : le martyre-étouffement de celui qui pratique fidèlement ; le laxisme de ceux qui en prennent et en laissent.

On peut même aboutir à l'effet contraire de ce qui est recherché : l'annulation de la Tôrah par des préceptes humains ainsi que Rabbi Iéshoua le reprochera aux Rabbis :

« Malheur à vous,  
Grammaticiens et Pharisiens comédiens,  
qui acquittez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin,  
après avoir négligé les points les plus graves de la Tôrah :  
la justice, la miséricorde et la bonne foi ;

c'est ceci qu'il fallait pratiquer,  
sans négliger cela.  
Guides aveugles,  
qui arrêtez au filtre le moustique  
et engloutissez le chameau. »  
(Mt 23, 23-24)

Nous en voyons une illustration dans l'épisode du bon Samaritain (Lc 10, 30-37), où prêtre et lévite se voient obligés de passer leur chemin, sans pouvoir secourir le blessé apparemment mort, afin d'éviter d'encourir une impureté légale qui leur interdirait définitivement le service du Temple. Un vitrail de cathédrale, qui rend la scène, nous montre le prêtre regardant le blessé, avec une profonde tristesse, exprimant ainsi la douleur du prêtre de ne pouvoir secourir son prochain, tiraillé entre la nécessité de secourir son prochain et l'obligation de ne pas toucher de cadavre.

### *Danger de formalisme*

Pratiquer des actes de justice donne l'apparence de la justice mais pas la justice. C'est pourquoi Iéshoua qualifie cette justice « pharisaïque » d'hypocrisie, suivant les traductions courantes, de « comédie », suivant la traduction jossienne. Le terme d'hypocrisie me paraît injuste à l'égard de l'ensemble des Pharisiens parce qu'il représente une perversion dans le mensonge, par laquelle on cherche volontairement à donner le change. Ce n'était certainement pas le cas de tous les Pharisiens, qui, pour beaucoup, pratiquaient leur justice en toute bonne foi et par amour pour Dieu. La comédie, si on la prend au sens théâtral, n'a pas cette connotation négative et perverse de l'hypocrisie. Dans la comédie, on joue, en toute bonne foi, un rôle : on joue quelqu'un tout en restant soi-même.

C'est le fond du problème de la justice pharisaïque : elle plaque, du dehors, un comportement juste, sans modifier profondément le cœur. Extérieurement, on paraît beau ; intérieurement, on ne l'est pas nécessairement, tout comme la coupe non lavée ou le sépulcre blanchi dont parle Rabbi Iéshoua :

« Malheur à vous,  
Grammaticiens et Pharisiens comédiens,  
qui purifiez l'extérieur de la coupe et de l'écuelle,  
quand l'intérieur en est rempli par rapine et intempérance !  
Pharisien aveugle !  
purifie d'abord l'intérieur de la coupe et de l'écuelle,  
afin que l'extérieur aussi devienne pur.

Malheur à vous,  
Grammaticiens et Pharisiens comédiens,  
qui ressemblez à des sépulcres blanchis:  
au-dehors ils ont belle apparence,  
mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et de toute pourriture;  
vous de même,  
au-dehors vous offrez aux yeux des hommes l'apparence de justes,  
mais au-dedans vous êtes pleins de comédie et d'iniquité. »  
(Mt 23, 23-28)

Ce n'est pas en accrochant de bons fruits à un arbre mauvais qu'on le rendra bon. Il faut rendre l'arbre bon si on veut obtenir de bons fruits :

« Méfiez-vous des faux prophètes,  
qui viennent à vous déguisés en brebis,  
mais au-dedans sont des loups rapaces.  
C'est à leurs fruits  
que vous les reconnaîtrez.  
Cueille-t-on des raisins sur des épines ?  
ou des figues sur des chardons ?  
Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits,  
tandis que l'arbre gâté produit de mauvais fruits.  
Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits,  
ni un arbre gâté porter de bons fruits.  
Tout arbre qui ne donne pas un bon fruit,  
on le coupe  
et on le jette au feu.  
Ainsi donc, c'est à leurs fruits  
que vous les reconnaîtrez. »  
(Mt 7, 15-20)

« Prenez un arbre bon :  
son fruit sera bon ;  
prenez un arbre gâté :  
son fruit sera gâté.  
Car c'est au fruit  
qu'on reconnaît l'arbre.  
Engeance de vipères,  
comment pourriez-vous tenir un bon langage,  
alors que vous êtes mauvais ?  
Car c'est du trop-plein du cœur  
que la bouche parle.  
L'homme bon, de son bon trésor, tire de bonnes choses ;  
et l'homme mauvais, de son mauvais trésor, tire de mauvaises (choses). »  
(Mt 12, 33-35)

Ce ne sont pas les fruits qui rendent l'arbre bon mais c'est quand l'arbre est bon que les fruits sont bons. C'est ce que nous rappelle Maître Eckhart :

« Les gens ne devraient pas tant penser à ce qu'ils font, ils devraient penser à ce qu'ils sont. Si les gens étaient bons ainsi que leur manière d'être, leurs œuvres pourraient vivement rayonner. Si tu es juste, tes œuvres aussi sont justes. Ne pense pas que la sainteté se fonde sur les actes, on doit fonder la sainteté sur l'être, car ce ne sont pas les œuvres qui sanctifient, c'est nous qui devons sanctifier les œuvres. Si saintes que soient les œuvres, elles ne nous sanctifient absolument pas en tant qu'œuvres, mais dans la mesure où sont saints notre être et notre nature. Dans cette mesure, nous sanctifions toutes nos œuvres, que ce soit manger, dormir, veiller ou autre chose. Ceux qui ne sont pas d'une nature élevée, quelles que soient les œuvres qu'ils accomplissent, elles ne valent rien. »<sup>2</sup>

***Danger d'orgueil et de zèle amer***

Enfin, le danger est grand, lorsque l'accent est mis uniquement sur les œuvres qu'on pratique pour plaire à Dieu, de tirer vanité de ses œuvres, de s'estimer parfait et meilleur que les autres, de n'avoir donc plus rien à attendre de Dieu et de n'être plus sur le chemin d'une

---

<sup>2</sup> Maître ECHKART, *Traité*s, Ed. du Seuil, pp. 45, 43-44, 41-42.

conversion sans cesse à remettre en chantier. C'est ce que nous décrit si justement la parabole du Pharisien et du Publicain (Lc 18, 9-14). Dans sa prière, ce Pharisien que nous décrit Iéshoua est totalement tourné vers lui-même de façon narcissique : « Moi, je fais ceci et ceci et ceci... » et « Je ne suis pas comme un tel ou un tel... ». Comme l'écrit le Frère Dominique-Marie Dauzet :

« Le pharisien prie « *en lui-même* ». En réalité, Luc a écrit « *pros eauton* », et je serais pour traduire littéralement « *devant lui-même* », parce que c'est exactement ce qui se produit : le pharisien fait mine d'être devant Dieu, mais son vrai Dieu, c'est lui-même : le pronom « réfléchi » porte bien son nom, le pharisien prie devant son miroir. Toute sa prière est d'ailleurs totalement narcissique. Dieu est bien là, mais seulement comme témoin, comme auditeur de ce priant qui commence, avant de décliner ses mérites, par confesser les péchés... des autres ! »<sup>3</sup>

Dans une telle conception, dans la mesure où on attend la justification de ses œuvres et non plus de Dieu lui-même, on se ferme totalement à la transformation que Dieu veut opérer en nous. Cette fermeture à Dieu constitue ce que les Pères du désert appellent *orgueil*<sup>4</sup>.

« Le démon de l'orgueil est celui qui conduit l'âme à la chute la plus grave. Il l'incite, en effet, à ne pas reconnaître l'aide de Dieu, mais à croire qu'elle est elle-même la cause de ses bonnes actions, et à regarder de haut les frères en les considérant tous comme inintelligents parce qu'ils ignorent cela à son sujet. »<sup>5</sup>

Or Iéshoua nous rappelle que le salut est don gratuit de Dieu et non le fruit des œuvres de l'homme. C'est également le message que nous livre Saint Paul par son opposition entre la Loi et la Grâce :

« Il n'est pas question de l'homme qui veut et qui court  
mais de Dieu qui fait miséricorde. »  
(Rm 9,16)

Cet orgueil, qui est fermeture à Dieu, débouche immanquablement sur une fermeture aux autres. Cette fermeture aux autres constitue ce que saint Benoît appelle le « zèle amer », contre lequel il met en garde ses moines :

« Il est un zèle amer, un faux zèle qui sépare de Dieu et conduit à l'enfer. »<sup>6</sup>

Le « zèle amer » est une perversion de l'amour de Dieu qui conduit à la haine du pécheur. Nous en voyons un début de manifestation, dans la parabole du Pharisien et du Publicain. Ici, le Pharisien se contente de mépriser ce Publicain, qui n'est pas comme lui, un fervent pratiquant de la Tôrah :

« Mon Dieu, je te rends grâces  
de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes,

---

<sup>3</sup> Frère Dominique-Marie DAUZET, *Les deux priants*, in *Famille chrétienne*, n° 1554 du 27 octobre au 2 novembre 2007.

<sup>4</sup> Il ne faut pas confondre *orgueil* et *vaine gloire (cénodoxie)*, comme on le fait souvent à partir du moment où la théologie morale catholique a réduit les huit pensées passionnées des Pères du désert aux sept péchés capitaux, assimilant *orgueil* et *vaine gloire (cénodoxie)*.

<sup>5</sup> Evagre le Pontique, *Traité pratique ou Le moine*, Le Cerf, Sources chrétiennes n° 171, 1971, pp. 533 et 535.

<sup>6</sup> *Règle de saint Benoît*, ch. LXXII.

qui sont rapaces, injustes, adultères  
ou bien encore comme ce publicain;  
je jeûne deux fois la semaine,  
je donne la dîme de tout ce que j'acquiers. »  
(Lc 18, 11)

Mais, dans bien des cas, ce zèle amer suscite chez le « juste », colère et haine à l'encontre de celui qui n'est pas juste :

« La fureur me prend devant les impies  
qui délaissent ta Tôrah. »  
(Ps 119, 53)

« Je hais les cœurs partagés  
et j'aime ta Tôrah. »  
(Ps 119, 113)

« Mon zèle me consume,  
car mes oppresseurs oublient ta parole. »  
(Ps 119, 139)

« J'ai vu les renégats, ils m'écœurent,  
ils n'observent pas ta promesse. »  
(Ps 119, 158)

C'est pourquoi le psaume 37 répète au « juste », comme un leitmotiv, de ne pas s'échauffer contre le méchant et l'impie :

« Sois calme devant YHWH et attends-le,  
ne t'échauffe pas contre le parvenu,  
l'homme qui use d'intrigues.  
Trêve à la colère, renonce au courroux,  
ne t'échauffe pas, ce n'est que mal. »  
(Ps 37, 7-8)

Au contraire, il lui conseille humilité et douceur, afin de « posséder la terre », autre leitmotiv de ce psaume (v. 9, 11, 22, 29, 34). C'est visiblement en s'appuyant sur le message essentiel de ce psaume que Rabbi Iéshoua improvisera sa béatitude :

« Heureux les doux,  
car c'est eux qui hériteront de la terre. »  
(Mt 5, 4)

En fait, les trois premières béatitudes que nous rapporte l'évangéliste Matthieu et prises dans l'ordre où nous les donnent la Pschyta et certains manuscrits grecs, nous enseignent l'attitude juste qu'aurait dû être celle du fils aîné :

« Heureux les pauvres de science...  
« Heureux ceux qui pleurent...  
« Heureux les doux...

La pauvreté d'esprit, que Marcel Jousse préfère appeler la pauvreté de science, est l'ignorance de la Tôrah orale-orale, celle du Talmud, parce que cette ignorance ne peut amener celui qui en bénéficie à s'enorgueillir et à mépriser les autres. Ces pauvres de science sont ceux que les Pharisiens appelaient avec mépris les *ham-ha-aretz* :

« Cette foule qui ne connaît pas la Tôrah,  
ce sont des maudits ! »  
(Jn 7, 49)

« De naissance, tu n'es que péché  
et tu nous fais la leçon ! »  
(Jn 9, 34)

Ne pouvant s'appuyer sur les bonnes œuvres que lui procure la pratique de la Tôrah orale-orale, le pauvre de science prend conscience de son péché et pleure sur ses péchés. C'est à lui que s'adresse la seconde béatitude : « Heureux ceux qui pleurent .. », non pas parce qu'ils souffrent ou sont en deuil, mais parce qu'ils ont ce que la tradition ascétique appelle les larmes de componction, celle qu'on répand quand on a conscience de n'être qu'un pécheur devant Dieu.

Et, dans la mesure où on ne peut se glorifier de ses bonnes œuvres et qu'on a conscience de sa condition de pécheur devant Dieu, on ne peut mépriser les autres et on ne peut que manifester que de la douceur. Et c'est la troisième béatitude : « Heureux les doux... ».

#### **Pharisaïsmes et zèle amer**

Avez-vous remarqué que la parabole « Un homme et de ses deux fils », contrairement aux feuilletons télévisés, ne présente pas de « fin heureuse », le *happy end* des Américains ? Elle ne nous dit pas si le fils aîné est entré pour participer au repas de fête organisé par le père. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense : le fils aîné n'est pas entré et il a continué à en vouloir à son père et au fils cadet. Le pharisaïsme n'accepte pas la gratuité de l'amour de Dieu et continue à détester le dissemblable. Mais le pharisaïsme n'est pas uniquement judaïste<sup>7</sup>, il peut aussi bien être chrétien que musulman. Etudions donc maintenant ces différents pharisaïsmes dans leur permanente intolérance.

#### **Pharisaïsme judaïque et zèle amer**

Je pense que la parabole des deux fils vise également un autre concept auquel est lié le pharisaïsme : le concept de Peuple élu, séparé des autres parce que meilleur que les autres.

---

<sup>7</sup> Nous adoptons, pour parler du monde juif, le vocabulaire plus précis que nous propose Marcel Jousse, dans son mémoire intitulé *Judâhen, Judéen, Judaïste dans le milieu ethnique palestinien*, Gallimard, 1974, 1975 et 1978, p. 947 : « S'il est un terme vague, quand on aborde le milieu ethnique palestinien du Ier siècle de notre ère, c'est bien le mot « Juif ». Mentionne-t-on les habitants de Jérusalem et du territoire de Judâh, c'est-à-dire de la Judâhée, en opposition avec les habitants de la Galilée, par exemple, on emploie le mot « Juifs ». Parle-t-on des habitants de la Judée, considérée dans son ensemble, c'est-à-dire devenue la Palestine, en opposition avec les habitants de l'Égypte, par exemple, on emploie le mot « Juifs ». Veut-on, en fin, sur le plan religieux, opposer ceux qui pratiquent le Judaïsme à la masse de Gentils (les Gôyîm), on emploie encore et toujours le mot « Juifs ». [...] Dans un certain nombre de cas, ces amphibologies font naître de graves contresens. Aussi conviendrait-il d'adopter une terminologie différenciée, moins sujette à caution. »

C'est pourquoi, nous parlons de *Judâhens* pour les habitants de la province de Juda, située au sud de la Palestine et que nous appelons *Judâhée*, de *Judéens* pour les habitants des trois provinces de Galilée, Samarie et Judâhée qui constituent la *Judée*, de *Judaïstes* pour désigner ceux qui pratiquent la religion juive que nous appelons le *Judaïsme*. Et nous parlerons de *Juifs* pour désigner les descendants de Jacob et de ses douze fils.



N'oublions pas d'ailleurs que le sens du mot « pharisien » est celui de « séparé ». Le formulisme de situation que nous avons signalé plus haut entre la parabole des deux fils et l'histoire de Joseph et ses frères me semble également lié à ce concept de Peuple élu. En effet, au-delà de la leçon morale du pardon que Joseph accorde à ses frères, leçon morale à laquelle on réduit souvent cette histoire, la vraie signification de cette jalousie entre frères et des péripéties qui en ont découlé pour Joseph nous est donnée par Joseph lui-même :

« Ne soyez pas chagrin  
et ne vous fâchez pas de m'avoir vendu ici,  
car c'est pour préserver vos vies  
que Dieu m'a envoyé en avant de vous.

...  
Dieu m'a envoyé en avant de vous  
pour assurer la permanence de votre race dans le pays  
et sauver vos vies pour une grande délivrance. »  
(Gn 45, 5-8)

Ce que nous révèle cette histoire de Joseph, c'est que Dieu, à travers les événements heureux et malheureux qu'a connus Joseph, prenait soin à l'avance de son peuple et préparait les conditions de sa survie, avant l'arrivée de la famine qui décimait les autres peuples. D'où la prise de conscience possible que Dieu prend spécialement soin du peuple juif, que celui-ci constitue son Peuple élu.

La tradition juive explique ce choix de Peuple élu effectué par Dieu, par le fait qu'au commencement, Dieu a proposé la Tôrah à tous les peuples mais, seul, le peuple juif a accepté de la pratiquer :

« Tu es un peuple consacré au Seigneur ton Dieu :  
c'est toi qu'il a choisi pour être son peuple particulier,  
parmi tous les peuples de la terre. »  
(Dt 7, 6 ; cf. Dt 14, 2)

Mais ce concept de Peuple élu présente de graves dérives possibles, que Rabbi Iéshoua veut dénoncer par sa parabole du père et de ses deux fils : se croire le Peuple élu peut amener le peuple juif à se persuader qu'il a barre sur Dieu et barre sur les hommes.

Barre sur Dieu, dans le sens du donnant-donnant : je suis fidèle à Dieu, donc Dieu me doit quelque chose. C'est un peu ce que sous-entend la réflexion du fils aîné de la parabole :

« Voici tant d'années que je te sers  
et je n'ai jamais transgressé un seul de tes commandements,  
et à moi jamais tu n'as donné un chevreau  
pour qu'avec mes amis, je fasse la fête ! »  
(Lc 15, 29)

Cette barre sur Dieu peut même aller plus loin encore : la conviction que Dieu m'appartient en quelque sorte, qu'il est ma « chose », que je peux en disposer à ma guise. C'est peut-être ce que sous-entend cette remarque du père à son fils aîné : « Tout ce qui est mien est tien » qui, visiblement n'est pas assortie de la contrepartie : « et ce qui est tien est mien » que Rabbi Iéshoua, lui, prend bien soin de mettre en premier dans sa relation à son Père des Cieux :

« Tout ce qui est à moi est à toi  
et tout ce qui est à toi est à moi. »  
(Jn 17, 10)

A cela, Rabbi Iéshoua répond par une autre parabole. Etre fidèle aux commandements est la condition normale de tout Humain qui n'est qu'un serviteur auquel le maître ne doit aucune reconnaissance pour n'avoir fait que son travail. Notre fidélité à servir Dieu en observant tous ses commandements n'est rien d'autre que notre état normal de serviteur et ne nous donne aucun droit sur Dieu. Notre fidélité à Dieu est un devoir à son égard et non un droit sur lui :

« Sait-il gré à ce serviteur d'avoir fait  
ce qui lui a été prescrit ?  
Ainsi de vous :  
lorsque vous aurez fait  
tout ce qui vous a été prescrit,  
dites :  
Nous sommes des serviteurs inutiles ;  
nous avons fait ce que nous devons faire. »  
(Lc 17, 7-10)

D'autant que cette certitude d'être un Peuple élu risque d'induire la certitude de n'avoir rien à craindre de Dieu et de se croire juste tout en étant infidèle. C'est ce que reproche Rabbi Iéshoua aux Pharisiens et aux Savants-dans-les-Ecritures d'avoir annulé la Parole de Dieu par leur Tôrah orale-orale. Reproche qui se fait l'écho déjà de celui du prophète Jérémie :

« Comment pouvez-vous dire :  
« Nous sommes sages,  
et la Tôrah du Seigneur est avec nous »,  
alors que le stylet mensonger des scribes l'a falsifiée ?  
Les sages sont couverts de honte,  
consternés, pris au piège,  
pour avoir méprisé la parole du Seigneur ;  
quelle est donc leur sagesse ? »  
(Jr 8, 8-9)

Barre sur les autres hommes, c'est-à-dire, non seulement du coup par rapport à ceux qui, tout en appartenant à ce peuple, ne respectent pas scrupuleusement la Tôrah orale-orale, comme les publicains et les pécheurs, mais aussi par rapport à ceux qui n'appartiennent pas au Peuple élu, ceux que les Judaïstes appellent les *goyims*. Cela se traduit par un complexe de supériorité faisant croire que les *goyims* sont des sous-hommes au service du Peuple élu. Certains psaumes se font l'écho de cet état d'esprit :

« Celui qui nous soumet les nations,  
qui tient des peuples sous nos pieds. »  
(Ps 46, 4)

« Les chefs des peuples se sont rassemblés :  
c'est le peuple du Dieu d'Abraham. »

(Ps 46, 10)

« Car le Seigneur aime son peuple,  
il donne aux humbles l'éclat de la victoire.  
Que les fidèles exultent, glorieux,  
criant leur joie à l'heure du triomphe.  
Qu'ils proclament les éloges de Dieu,  
tenant en mains l'épée à deux tranchants.  
Tirer vengeance des nations,  
infliger aux peuples un châtement,  
charger de chaînes les rois,  
jeter les princes dans les fers,  
leur appliquer la sentence écrite,  
c'est la fierté de ses fidèles. »  
(Ps 149, 4-9)

A partir du moment où les chrétiens ont adopté la Tôrah orale-écrite de Moïse, les pharisiens judaïstes ont fondé leur différence sur la Tôrah orale-orale du Talmud qu'ils sont les seuls à avoir conservé et dont ils s'enorgueillissent :

« C'est dans le Talmud, que les Juifs puisent les raisons de cet exclusivisme religieux, national et racial, [...] qui en fait un peuple dont les mœurs sont complètement différentes de celles des autres peuples ; peuple, à l'orgueil démesuré, qui se considère destiné à exercer de droit sa domination sur toutes les autres nations. »<sup>8</sup>

L'apôtre Paul avait bien senti que cette Tôrah orale-orale pouvait être source de haine et de division entre juifs et païens, affirmant que, pour cette raison, le Christ l'a abolie :

« (Le Christ), en effet, est notre paix,  
en ayant fait des deux (Juifs et païens) un seul,  
et le mur mitoyen de la séparation ayant détruit,  
la haine, par sa chair,  
la Tôrah des commandements en prescriptions (= Tôrah orale-orale) ayant aboli,  
afin que les deux il crée en lui pour un seul nouvel humain. »  
(Ep 2, 14-15)

Le Talmud enseigne effectivement la supériorité du Juif sur le non-Juif, considéré comme un animal :

« Le Talmud ayant posé en loi que les Juifs sont sortis de la substance de Dieu, tandis que les non-juifs sont issus de celle du démon, précise comme suit cette distinction : « *les Juifs sont plus agréables à Dieu que les Anges* »<sup>9</sup>, en sorte que si quelqu'un vient à en souffleter un « *le crime est aussi grand que si on souffletait la majesté divine* », c'est pourquoi « *un goï qui frappe un Juif mérite la mort* »<sup>10</sup>. Cette sanction est juste expose le Talmud « *parce qu'il y a certainement une différence entre toutes choses ; les plantes et les animaux ne pourraient exister sans les soins de l'homme et, de même que les hommes sont supérieurs aux animaux, les Juifs sont supérieurs à tous les peuples de la terre* »<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> François BONNEFOY, *Le Talmud, livre de la morale juive*, OPN, Paris, pp. 7-8.

<sup>9</sup> Traité Chullin, fol. 91 b.

<sup>10</sup> Traité Sanhédrin, fol. 58 b.

<sup>11</sup> Sepher Zéror ha Mar, fol. 107 b.

« Les non-juifs dit encore le Talmud<sup>12</sup> « ne sont que de la semence de bétail » en sorte que « si les Juifs n'existaient pas, il n'y aurait aucune bénédiction sur la terre, ni rayon de soleil, ni pluie, et les peuples ne pourraient subsister »<sup>13</sup>.

« Tous les rabbins sont d'accord pour reconnaître aux non-juifs une nature purement animale. « Le peuple juif est digne de la vie éternelle, mais les autres peuples sont semblables aux ânes » conclut le rabbin Abravanel<sup>14</sup> ; « Vous autres Juifs vous êtes des hommes, mais les autres peuples ne sont pas des hommes, puisque leurs âmes viennent de l'esprit impur, tandis que les Juifs proviennent de l'esprit saint de Dieu » expose rabbi Méchachen<sup>15</sup> ; c'est aussi la conclusion du rabbi Jalqût, qui dit : « les Juifs seuls doivent être appelés hommes, mais les goïm, venant de l'esprit impur, n'ont droit qu'au nom de porcs »<sup>16</sup>

« Puisque selon le Talmud, Israël et la majesté divine signifient la même chose, il est clair que le monde entier appartient au Juif. Aussi Rabbin Albo<sup>17</sup> et d'autres n'hésitent pas à dire que « Dieu a donné aux Juifs pouvoir sur la fortune et la vie des peuples ». »<sup>18</sup>

### *Pharisaïsme musulman et zèle amer*

Alors que le judaïsme est traversé par un certain pharisaïsme qui tend à mépriser, voire à haïr les *goyim* en les considérant comme des sous-hommes ou des animaux qu'on peut et qu'on doit asservir, l'Islam est traversé, lui aussi, par une sorte de pharisaïsme pur et dur qui veut carrément la mort du non-musulman. Mais alors que le pharisaïsme judaïque est un courant de pensée qui se remet constamment en question par la controverse et le pilpoul, laissant le champ à une réinterprétation, l'Islam n'admet aucune réinterprétation du Coran, considéré comme la parole intangible de Dieu. Or, malheureusement, c'est le Coran lui-même qui enjoint aux croyants de tuer les Juifs, qu'il qualifie de « recouvreurs »<sup>19</sup> et les chrétiens qu'il qualifie d'« associateurs »<sup>20</sup>

« Sont-ils oui ou non à prendre au pied de la lettre, ces versets du Coran mis en exergue par l'excellente spécialiste de l'Islam qu'est Annie Laurent (« *La petite feuille verte* » n° 9 6 (nouvelle série n° 1, mars 2012)) : « Ô croyants ! Ne prenez pas pour amis les juifs et les chrétiens. Ils sont amis entre eux. Celui qui les prend pour amis finit par être des leurs » (5, 51). Ou encore ce verset dit « du sabre » : « Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les polythéistes [*dont font partie les chrétiens aux yeux des musulmans*], partout où vous les trouverez ; capturez-les, assiégez-les, dressez-leur des embuscades. Mais s'ils se repentent, s'ils s'acquittent de la prière, s'ils font l'aumône [*donc s'ils appliquent les rites de l'islam, note Annie Laurent*], laissez-les libres – Dieu est celui qui pardonne, il est miséricordieux » (9, 5). Et encore : « Combattez : ceux qui ne croient pas en Dieu et au Jour dernier ; ceux qui ne déclarent pas illicite ce que Dieu et son Prophète ont déclaré illicite ; ceux qui, parmi les gens du Livre [Juifs et chrétiens ou « Nazaréens »], ne pratiquent pas la vraie religion [l'Islam]. Combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient directement le tribut après s'être humiliés » (9, 29).

« Au total, commente Annie Laurent, « Dans le Coran, les verbes « tuer » et « combattre » (quelqu'un) se trouvent respectivement soixante-douze fois et cinquante et une fois, dont dix ou douze

<sup>12</sup> Traité Jébammoth, fol. 98 a ; traité Kethub, fol. 3 b.

<sup>13</sup> Traité Jébammoth, fol. 63 a ; Bachaï, fol. 153 b.

<sup>14</sup> Commentaire du Hos. IV, fol. 230, col. 4.

<sup>15</sup> Commentaire sur le Pentateuque, fol. 14 a.

<sup>16</sup> Jalqût Reubeni, fol. 10 b.

<sup>17</sup> Sépher Haiqurim, fol. 56.

<sup>18</sup> François BONNEFOY, *Le Talmud, livre de la morale juive*, OPN, Paris, pp. 16-18.

<sup>19</sup> « Recouvreurs », car le Coran reproche aux Juifs de recouvrir la Tôrah de Moïse de leurs commentaires (le Talmud) en en faussant le sens, se faisant ainsi l'écho, 600 ans plus tard, de Rabbi Iéshoua qui reprochait aux Savants-dans-les-Ecritures et aux Pharisiens d'annuler la Parole de Dieu par leurs interprétations.

<sup>20</sup> « Associateurs », car le Coran reproche aux chrétiens de croire en la Trinité, associant ainsi au Dieu unique deux autres dieux qui sont le Christ et sa mère Marie ( !!!).

à l'impératif, ce qui sous-entend qu'il s'agit d'injonctions émises par Dieu, puisque le Livre sacré des musulmans est tout entier, pour eux, dictée divine sans collaboration humaine.

« En définitive, le problème posé aux dignitaires musulmans qui voudraient donner de l'Islam une interprétation pacifiée, est doublement épineux : essentiellement fondamentaliste, l'Islam n'accepte pas un examen critique de son texte sacré supposé dicté par Dieu ; par suite, il n'y a logiquement pas de place pour un magistère islamique comme il en existe dans l'Eglise catholique (qui n'abandonne pas ses fidèles à la libre interprétation de la Bible). C'est donc sous leur propre responsabilité – et à leurs risques et périls ! – que des responsables musulmans soucieux de coexistence pacifique entreprendraient une exégèse du Coran susceptible de le rendre compatible avec les lois de la République et notamment à la liberté religieuse... à défaut de faire passer l'Islam pour « une religion d'amour et de paix » ! (Ahmed Jaballah, président de l'Union des Organisations Islamiques de France – UDIF). »<sup>21</sup>

« La guerre aux « infidèles », notamment aux chrétiens, est bel et bien inscrite de manière parfaitement explicite dans le Coran. La IXe sourate, notamment, constitue un lancinant appel à la guerre. « Tuez les associateurs, partout où vous les trouverez, capturez-les, assiégez-les, dressez-leur des embuscades » (verset 5). Rappelons que le Coran considère que les chrétiens sont des associateurs. « Combattez-les ! Dieu les châtiara par vos mains, il les couvrira d'opprobres, il vous donnera la victoire » (verset 14). « Combattez les associateurs totalement » (verset 36). « Légers ou lourds, élancez-vous au combat, lutez avec vos biens et vos personnes » (verset 41). « Ceux qui croient en Dieu et au Jour dernier ne te demandent pas de dispense quand il s'agit de combattre avec leurs biens et leurs personnes » (verset 44). « Nous attendons pour vous que Dieu vous frappe d'un châtement venu de lui ou infligé par nos mains » (verset 52). « Combats les hypocrites et les incrédules, sois dur avec eux ! » (verset 73). « Ne prie jamais pour l'un d'eux quand il est mort, ne t'arrête pas devant sa tombe » (verset 84). « Les croyants combattent dans le chemin de Dieu : ils tuent ou ils sont tués » (verset 111). « Combattez les incrédules qui sont près de vous. Qu'ils vous trouvent durs ! » (verset 123). Et comme s'il craignait que l'ardeur belliqueuse des fidèles ne vienne à tiédir, le Livre les menace explicitement : « Si vous ne vous lancez pas au combat, Dieu vous châtiara d'un châtement douloureux » (verset 39).

« Cette liste n'épuise pas, loin s'en faut, la violence contenue dans le Coran. On a bien sûr soutenu que le « Jihâd » ou guerre contre les autres était secondaire par rapport au « grand Jihâd » ou effort contre soi-même, mais ce n'est pas le même mot en arabe : c'est « ljtihad ». Tant mieux si quelques écoles mystiques ont développé ce genre de concepts. Le problème est que les mots du Coran ne peuvent pas être compris dans un tel sens. »<sup>22</sup>

#### *Pharisaïsme chrétien et zèle amer*

Le pharisaïsme, dans sa tendance au zèle amer, n'est pas propre au judaïsme et à l'islamisme. Le christianisme n'y échappe pas, que ce soit au niveau collectif des Eglises, que ce soit au niveau individuel.

Au niveau des Eglises, nous avons eu les anathèmes et les hostilités entre Eglise catholique et Eglises orthodoxes, l'Inquisition, les guerres de religion entre catholicisme et protestantisme. Au niveau individuel, nous avons les hostilités entre traditionnalistes et progressistes.

Le premier exemple de ce zèle amer nous est fourni par l'Evangile de Luc et ce sont les apôtres Jacques et Jean qui le manifestent :

« S'étant mis en route,  
ils entrèrent dans un village samaritain

<sup>21</sup> Philippe OSWALD, *Mohamed Merah, une maladie de l'Islam ?*, dans *Liberté politique*, 6 avril 2012.

<sup>22</sup> Jean-François CHEMAIN, *Islam le piège de la victimisation*, dans *Liberté politique*, 16 décembre 2011, p. 6.

pour tout lui préparer.  
Mais on ne le reçut pas,  
parce qu'il faisait route vers Jérusalem.  
Ce que voyant,  
les disciples Jacques et Jean dirent :  
« Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu  
de descendre du ciel  
et de les consumer ? »  
(Lc 9, 52-54)

Mais contrairement au judaïsme et à l'islamisme, ce zèle amer est en totale contradiction avec l'Évangile. La réponse de Rabbi Iéshoua à ces deux apôtres qui s'enflamment est totalement explicite à ce sujet :

« Mais (Jésus) se retournant,  
il les réprimanda :  
« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes,  
car le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes des hommes  
mais les sauver ! »  
(Lc 9, 55, avec la version retenue par la Vulgate, mais absente des traductions actuelles par suspicion de « leçon suspecte d'origine marcionite », comme nous l'explique la Bible de Jérusalem, 1974, p. 1497, not g.)

Par sa parabole des Ivraies dans le champ, Rabbi Iéshoua nous refuse totalement le droit de procéder nous-mêmes à l'éradication de ce qui nous semble mal, ce droit étant réservé à Dieu seul, par l'intermédiaire de ses anges. En effet, de même que l'orgueil veut substituer le travail de l'Humain à la grâce de Dieu, de même le zèle amer prétend se substituer à Dieu pour juger de ce qui a le droit d'exister ou non. Dans les deux cas, l'Humain se prend pour Dieu, ce qui est l'essence même du péché originel.

Non seulement Rabbi Iéshoua nous enseigne à ne pas chercher à éradiquer le mauvais par la violence, mais il nous enseigne :

\* à ne pas le juger :

« Ne jugez pas afin de n'être pas jugés.  
Car, du jugement dont vous jugez,  
vous serez jugés,  
et de la mesure dont vous mesurez,  
il sera mesuré pour vous.  
Que regardes-tu la paille,  
celle dans l'œil de ton frère,  
alors que dans ton œil la poutre  
tu ne remarques pas.  
Ou comment diras-tu à ton frère :  
« Laisse, je fais sortir la paille de ton œil »  
et voici : la poutre dans ton œil !  
Hypocrite,  
fais sortir d'abord de ton œil la poutre  
et alors tu verras clair  
pour faire sortir la paille de l'œil de ton frère. »  
(Mt 7, 1-5)

\* à ne pas lui résister :

« Vous avez entendu qu'il a été dit (aux anciens) :

« *Œil\_ pour œil, dent\_ pour dent*<sup>23</sup> ».

Mais moi je vous dis de ne pas vous tenir en face du malin,

au contraire, à celui qui te gifle la joue droite,

tourne vers lui l'autre aussi ;

et à celui qui veut te traîner devant le juge

et prendre ta tunique,

laisse-lui aussi le manteau ;

et celui qui te requerra pour un mille,

va avec lui en faire deux.

A qui te demande, donne,

et à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. »

(Mt 5, 38-42)

\* et même à l'aimer :

« Vous avez entendu qu'il a été dit (aux anciens) :

« *Tu aimeras ton prochain*<sup>24</sup> et tu haïras ton ennemi ».

Mais moi je vous dis :

Aimez vos ennemis

et priez pour ceux qui vous persécutent,

afin que vous deveniez\_ fils de votre Père des cieux,

parce que son soleil, il fait lever sur les mauvais et les bons

et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes.

Si, en effet, vous aimez ceux qui vous aiment,

quelle récompense avez-vous ?

Même les publicains n'en font-ils pas autant ?

Et si vous saluez vos frères seulement,

que faites-vous de plus ?

Même les peuples du monde n'en font-ils pas autant ?

Vous donc, *vous serez parfaits*<sup>25</sup>

comme votre Père le céleste est parfait. »

(Mt 5, 43-48)

En résumé, l'apôtre Paul nous invite à ne pas nous enorgueillir de notre sagesse, à ne pas nous mettre en colère contre les injustes qui font le mal et nous font du mal, à ne pas nous laisser vaincre par le mal, à faire du bien à nos ennemis :

« Bénissez ceux qui vous persécutent,

bénissez, ne maudissez pas.

Réjouissez-vous avec qui est dans la joie,

pleurez avec qui pleure.

Pleins d'une égale complaisance pour tous,

sans vous complaire dans l'orgueil,

attirés plutôt par ce qui est humble,

---

<sup>23</sup> Ex 21, 24 ; Lv 24, 20 ; Dt 19, 21.

<sup>24</sup> Lv 19, 18.

<sup>25</sup> Dt 18, 13.

*ne vous complaisez pas dans votre propre sagesse.*  
 Sans rendre à personne le mal pour le mal,  
*ayant à cœur ce qui est bien devant tous les hommes,*  
 en paix avec tous si possible,  
 autant qu'il dépend de vous,  
 sans faire justice à vous-mêmes, mes bien-aimés,  
 laissez agir la colère ;  
 car il est écrit :  
*C'est moi qui ferai justice,*  
*moi qui rétribuerai,* dit le Seigneur.  
 Bien plutôt, *si ton ennemi a faim,*  
*donne-lui à manger ;*  
*s'il a soif,*  
*donne-lui à boire ;*  
*ce faisant,*  
*tu amasseras des charbons ardents sur sa tête.*  
 Ne te laisse pas vaincre par le mal,  
 sois vainqueur du mal par le bien. »  
 (Rm 12, 14-21)

#### **Justice pharisaïque et sainteté chrétienne**

A la justice pharisaïque par les œuvres s'oppose la sainteté chrétienne par la grâce. Pour le christianisme, notre justification, notre sanctification, notre salut, ne sont pas le résultat de nos œuvres, mais un don gratuit de Dieu qui fait miséricorde. Comme l'affirme l'apôtre Paul :

« En effet, par la grâce vous êtes ayant été sauvés par la foi ;  
 et ceci ne vient pas de vous, mais du don de Dieu,  
 non des œuvres afin que personne ne se vante. »  
 (Ep 2, 8-9)

« Dieu qui nous a sauvés  
 et appelés d'un saint appel,  
 non pas selon nos œuvres,  
 mais selon son propre dessin et grâce,  
 donnée à nous en Christ Jésus avant des temps éternels. »  
 (2 Tm 1, 9)

Puisque nous autres chrétiens, nous percevons le christianisme comme la religion de l'amour, celle de l'amour de Dieu et celle de l'amour du prochain, précisons ce que doivent être cet amour de Dieu et cet amour du prochain pour n'être pas pharisaïsme de l'orgueil et du zèle amer.

#### ***Amour de Dieu***

Aimer Dieu, c'est se laisser aimer par lui, en acceptant le don gratuit de Dieu qui consiste en une transformation intérieure qu'opère en nous sa grâce, c'est-à-dire sa Parole.

Cette Parole de Dieu qui transforme, c'est d'abord la Bible qui est là, non seulement pour nous apprendre ce qui est conforme à la volonté de Dieu, mais surtout pour nous faire participer aux mimèmes du Christ puisqu'il a transsubstantié les Ecritures en sa chair ?



D'où la nécessité d'abord que l'olivier sauvage que nous sommes soit greffé sur l'olivier franc qu'est le Christ ; que le sarment que nous sommes soit greffé sur la vigne qu'est le Christ afin que sa sève, c'est-à-dire ses mimèmes passent en nous.

« Il faut devenir Lui pour qu'il devienne nous et exprime ses mimèmes anthropologiques, ethniques et individuels en nous, sans nous et quasi malgré nous. »<sup>26</sup>

C'est la fonction par excellence de la Liturgie à laquelle il convient de rendre toute son ampleur mimodramatique afin de lui rendre toute son efficacité d'intussusception mimismologique de l'Enseigneur qu'est Rabbi Iéshoua. Le pharisaïsme chrétien, c'est-à-dire cette tendance à mettre l'accent sur ses œuvres plutôt que sur l'action de Dieu, commence par la désaffection pour cette Liturgie que manifestent ceux qui prétendent : « Je suis chrétien non pratiquant ». Il est quand même paradoxal que le pourcentage, en France, de catholiques pratiquants, soit de 4% seulement. Le pharisaïsme chrétien se manifeste aussi par l'ignorance de la Parole de Dieu que la Liturgie est censée délivrer avec abondance aux fidèles mais qui est souvent remplacée par des cantiques, œuvres de main d'hommes.

« Lors de sa messe quotidienne du 16 janvier, le pape a déploré avec force les scandales survenus dans l'Eglise. « *Avons-nous eu honte de ces scandales, de ces échecs de prêtres, d'évêques, de laïcs ? Chez ces hommes, ces femmes, la parole de Dieu était rare ! Ils avaient une position dans l'Eglise, une position de pouvoir. Mais la parole de Dieu, non !* »<sup>27</sup>

Cette Parole de Dieu qui transforme, c'est aussi le Réel que Rabbi Iéshoua a également transsubstantié en lui-même puisqu'il a pris deux réalités naturelles, le pain et le vin, pour en faire sa chair et son sang.

Ce Réel, c'est ce qui est, la Création, comme source de connaissance de Dieu, et ce qui advient, l'Histoire avec ses événements, collectifs ou individuels, à travers lesquels s'exercent à l'égard de l'humanité et de chacun d'entre nous, une réelle pédagogie de Dieu, régulation des gestes de l'Humain. Or, ce qui importe, ce n'est pas que cette connaissance de Dieu soit la nôtre, que cette régulation de nos gestes soit la nôtre, c'est que cette connaissance et cette régulation soit celle du Dieu-Homme en nous. Comme nous l'enseigne l'apôtre Paul, le Dieu-Homme n'est pas seulement un maître qui nous enseignerait la sagesse ou la justice, il est **notre** sagesse, **notre** justice, **notre** sanctification, **notre** rachat :

« Par lui, vous êtes dans le Christ Jésus,  
qui est devenu sagesse pour nous, de la part de Dieu,  
justice et aussi sanctification et rachat. »

(1 Co 1, 30)

Comme l'affirme le livre de la Sagesse :

« Le plus accompli des enfants des hommes,  
s'il lui manque la sagesse que tu donnes (= le Dieu-Homme),  
sera compté pour rien. »

(Sg 9, 6)

<sup>26</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, cité par Gabrielle Baron sur l'image souvenir de la mort de Marcel Jousse.

<sup>27</sup> Famille chrétienne, n° 1880 du 25 au 31 janvier 2014, p. 25.

Autrement dit, la sagesse qui nous rend sages, la justice qui nous rend justes, la sainteté qui nous rends saints, le rachat qui nous rachète, n'est pas notre sagesse, notre justice, notre sainteté, notre rachat mais la sagesse, la justice, la sainteté, le rachat qui sont dans le Dieu-Homme dont il nous rend participants par intussusception mimismologique.

*Amour du prochain*

Nous connaissons tous la parole de l'évangéliste Jean, relatif à l'amour du prochain :

« Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu »  
et qu'il déteste son frère,  
c'est un menteur :  
celui qui n'aime pas son frère qu'il voit,  
ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas.  
Oui, voilà le commandement que nous avons reçu de lui :  
que celui qui aime Dieu aime aussi son frère. »  
(1 Jn 4, 20-21)

Connaissions tous aussi bien cette autre affirmation de ce même évangéliste qui suit presque aussitôt celle que nous venons de faire ? :

« Nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu  
à ce que nous aimons Dieu  
et que nous pratiquons ses commandements. »  
(1 Jn 5, 2)

La preuve que nous aimons Dieu est que nous aimons nos frères et la preuve que nous aimons nos frères est que nous aimons Dieu. On ne peut mieux affirmer que l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne font qu'un. Pourquoi ? Parce qu'aimer Dieu, c'est se laisser aimer par lui, donc se laisser transformer par lui, nous laisser devenir le Dieu-Homme. Et donc, aimer son prochain, c'est laisser Dieu l'aimer en nous. Une erreur très répandue parmi les chrétiens consiste à croire que, puisque « Dieu est amour » (1 Jn 4, 8) et que « l'amour est de Dieu » (1 Jn 4, 7), que tout amour vient de Dieu. C'est oublier trop vite l'extraordinaire pouvoir de perversion des meilleures choses que possède l'être humain. Comme nous en avertit l'apôtre Paul, se dévouer au service des autres, accomplir des « œuvres de charité », tout cela peut être stérile car ne relevant pas nécessairement de l'amour qui est de Dieu :

« Si je distribue tout de ce qui m'appartient,  
si je livre mon corps afin d'être brûlé,  
si je n'ai pas l'amour,  
tout ne me sert de rien. »  
(1 Co ,13, 3)

Pour que notre amour du prochain soit vrai, c'est-à-dire pour que notre amour du prochain soit l'amour de Dieu lui-même, en nous, du prochain, il nous faut être attentifs à la remarque que Rabbi Iéshoua faisait aux apôtres Jacques et Jean qui voulaient faire tomber le feu du ciel sur une ville de Samarie qui refusait de les accueillir : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! ». Le véritable amour doit constamment être discerné pour ne pas relever de l'esprit mauvais. Et les critères de discernement, l'apôtre Paul nous les fournit :

« L'amour est calme et doux,

l'amour n'est pas envieux,  
l'amour n'est point léger,  
ni vantard ni grossier.  
S'oubliant sans colère,  
ne pense point à mal,  
il ne jouit pas du faux  
mais se réjouit du vrai.  
Il excusera tout,  
il aura foi en tout,  
il espèrera tout,  
il endurera tout. »  
(1 Co 13, 4-7)

Tout semblant d'amour qui produit en nous trouble, inquiétude, agitation, énervement, colère, n'est pas de Dieu, car ainsi que nous le rappelle encore l'apôtre Paul :

« Le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix,  
longanimité, serviabilité, bonté,  
confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi. »  
(Ga 5, 22)

**« Apportez la première robe... »**

La plupart des traducteurs traduisent : « la plus belle robe ». C'est qu'ils ignorent le formulisme targoûmique des évangiles et, en conséquence, interprètent approximativement le texte grec. En effet, celui-ci dit littéralement : « ἐξενέγκατε στολήν τήν πρώτην » = « apportez une robe la première ». Si on ignore les targoûms araméens, on ne saisit pas que Iéshoua fait allusion ici « à la première robe », celle d'Adam et Eve, dont parlent les targoûms. Nous avons donc ici une preuve du formulisme targoûmique des évangiles.

En effet, là où le texte hébraïque affirme :

« Et le Seigneur Elohim a fait  
pour le Terreux et pour son 'ishah  
des tuniques de peau  
et il les a vêtus. »  
(Gn 3, 21)

voici ce que disent les targoûms :

« YHWH Elohim fit pour Adam et sa femme  
*des vêtements de gloire avec la peau du serpent qu'il lui avait enlevée,*  
*pour mettre sur la peau de leurs corps,*  
*à la place des splendides (vêtements) dont ils avaient été dépouillés,*  
et il les en revêtit. »  
(T Gn 3, 21, Add 27031)

« Puis Rébecca prit les précieux vêtements d'Esau,  
son fils aîné,  
*qui provenaient du premier homme ;*  
*ce jour-là Esau ne les avait pas revêtus*  
*et ils étaient restés près d'elle à la maison.*  
Elle en revêtit Jacob,  
son fils cadet. »  
(T Gn 27, 15, Add. 27031)

« Pour moi, je te donne une part *de plus qu'à tes frères,*  
*le vêtement du premier homme.*  
*Abraham, le père de mon père, le prit des mains de l'impie Nemrod*  
*et le donna à Isaac, mon père ;*  
*Isaac, mon père, le donna à Esau, mon frère,*  
*et moi je l'ai pris des mains d'Esau, mon frère,*  
*non pas avec mon épée ou mon arc,*  
*mais bien par mes mérites et mes bonnes œuvres*  
*qui pour moi sont meilleures que mon épée et mon arc. »*  
(T Gn 48, 22, Neofiti 1)

**Le vêtement d'Adam et Eve**

Etudions de plus près les textes bibliques, où il est question de la nudité et du vêtement du premier homme. Nous avons d'abord cette affirmation :

« Or ils étaient deux, nus,  
le terreux et son 'ishah,

et ils n'avaient pas honte l'un de l'autre »  
(Gn 2 ,25)

D'après la tradition rabbinique, si Adam et Eve étaient nus sans que cela ne leur pose problème, c'est parce qu'ils possédaient un corps de lumière. Par contre, après la faute, ils perdent cette propriété et se découvrent donc nus :

« Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent  
et ils connurent qu'ils étaient nus. »  
(Gn 3, 7)

C'est ce que suggère le targoûm en parlant d'un vêtement de splendeur dont Adam et Eve étaient revêtus :

« Alors leurs yeux à tous deux s'illuminèrent  
et ils connurent qu'ils étaient nus  
car ils avaient été dénudés du vêtement de splendeur  
avec lequel ils avaient été créés  
et ils voyaient leur honte. »  
(T Gn 3, 6-7, Add 27031)

C'est d'ailleurs aussi dans ce sens que la tradition rabbinique, en jouant sur les mots *lumière* = *or* et *peau* = *o'r*, interprète cet autre verset hébraïque :

« YHWH Dieu fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau  
et les en vêtit. »  
(Gn 3, 21)

en comprenant « YHWH donne à l'homme la peau pour vêtement » et expliquant que par le péché, l'homme cesse d'être lumière (*or*) et devient peau (*o'r*), celle d'ailleurs du serpent que Dieu lui a enlevée, d'après le targoûm que nous avons cité plus haut (T Gn 3, 21, Add 27031)

C'est aussi l'interprétation qu'en donne Josy Eisemberg :

« Selon un commentaire traditionnel, Adam possédait initialement un vêtement de lumière, une sorte d'épiderme lumineux qui serait tombé avec le péché découvrant son derme et par conséquent sa nudité.

« La Bible dit en effet que Dieu fit pour Adam et Eve des tuniques de peau afin de cacher leur nudité. Or le mot peau – *o'r* – est très proche du mot lumière: *or*. Voilà pourquoi Rabbi Méïr enseignait que les vêtements de lumière originels s'étaient transformés en vêtements de peau. L'homme est nu parce qu'il n'est plus transparent mais véritablement *incarné*. »<sup>28</sup>

Les Pères de l'Eglise ont suivi cette même interprétation :

« La première nudité adamique semble faire de la nudité l'origine elle-même, et récuser que la nudité vienne et provienne toujours d'une dénudation.

« Le passage de la première à la seconde nudité est pensé par de nombreux Pères de l'Eglise comme une dénudation. C'est parce que l'homme est dénudé par la chute qu'il lui faut être vêtu. Comment penser que la première nudité rende possible une dénudation ? Souvent saint Ambroise de

---

<sup>28</sup> Josy EISENBERG, *Et Dieu créa Eve, A Bible ouverte II*, Albin Michel 1979, p. 314.

Milan la décrit comme couverte. « Adam était recouvert par le voile des vertus avant sa transgression, mais, comme dépouillé par la faute, il se vit nu, parce qu'il avait perdu le vêtement qu'il avait »<sup>29</sup>, écrit-il dans une méditation sur le jeûne qui habille, alors que la voracité dénude. « C'est une bonne couverture que celle qui couvre l'âme aussi, pour qu'elle ne soit pas surprise par le tentateur, pour qu'elle ne soit pas dénudée par le tentateur ». Et c'est la grâce qui couvre (*tegit gratia*), car « la lumière et un bon vêtement (*bonum vestimentum lux*) ». Et si saint Ambroise peut, dans son commentaire de l'Évangile de Luc, écrire à propos de la nudité d'un possédé : « Est nu quiconque a perdu le vêtement de sa nature et de sa vertu »<sup>30</sup>, cette nudité est bien une dénudation, le mot de *nudatus* lui convient mieux que celui de *nudus*. « Nous sommes mis à nu quand le vêtement nous est enlevé par la ruse d'un autre, au lieu d'être quitté de notre plein gré »<sup>31</sup>. Les puissances du mal ne peuvent nous blesser qu'en nous privant d'abord « des vêtements de grâce spirituelle (*indumenta gratiae spiritualis*) que nous avons reçus » : « Prenez donc garde d'être d'abord dénudés, comme Adam a d'abord été mis à nu, dépourvu de la protection du commandement céleste et dépouillé du vêtement de la foi »<sup>32</sup>, écrit saint Ambroise en commentant la parabole du bon Samaritain. Le traité *De paradiso*, citant le verset de la Genèse sur l'ouverture des yeux après la chute, précise : « Et avant, certes, ils étaient nus, mais non pas sans les vêtements des vertus. Ils étaient nus à cause de la simplicité de leurs mœurs et parce que la nature ignorait le voile de la tromperie ; à présent en revanche, c'est de bien des enveloppements de dissimulation que l'esprit humain se voile »<sup>33</sup>. La connaissance de la nudité n'est pas la découverte qu'il nous manque une tunique, mais les voiles des vertus, précise la suite du commentaire. L'opposition des deux nudités revient donc à l'opposition de deux façons d'être vêtu ou revêtu : l'une est grâce et don de Dieu, elle ne couvre pas parce qu'elle cache, mais parce qu'elle protège, élève et fortifie, l'autre est tentative humaine qui naît, sans pouvoir le surmonter ni l'abolir, d'un être livré sans défense au péril. Elle cherche à dérober ce qu'elle ne peut vraiment défendre<sup>34</sup>.

« La nudité première est donc un être vêtu. Elle ne forme pas un état de nature, de pure nature, mais la justice originelle, c'est-à-dire une grâce de Dieu. Une telle vision n'appartient pas seulement à saint Ambroise. Saint Irénée de Lyon évoque la « robe de sainteté » qu'Adam avait « reçue de l'Esprit », et qu'aucune feuille de figuier ne pourra remplacer<sup>35</sup>. Saint Augustin lui aussi décrit le passage d'une nudité à l'autre comme une dénudation. « L'homme ressentit alors quelle était la grâce qui le revêtait auparavant (*quia prius gratia vestiretur*) quand, dans sa nudité, il ne souffrait aucun mouvement indécents<sup>36</sup>. La *Cité de Dieu* elle aussi parle du « vêtement de la grâce » (*indumentum gratiae*), et commente ainsi la Genèse : « Ils s'aperçurent donc qu'ils étaient nus, c'est-à-dire dénudé de cette grâce (*nudi erant, nudati scilicet ea gratia*) qui les empêchait d'avoir honte de leur nudité, quand aucune loi de péché ne s'opposait en eux à l'esprit »<sup>37</sup>. A cette dénudation, saint Jean Chrysostome consacre de belles pages de ses *Homélies sur la Genèse* : « La gloire inénarrable revêtait (Adam et Eve) et les revêtait mieux que n'eût pu faire un vêtement quelconque »<sup>38</sup>. La profondeur de la chute et de la spoliation se mesure au changement de vêtement : « Eux que revêtait une gloire si grande, les voilà réduits à se faire des ceintures avec des feuilles de figuier ». La faute leur a enlevé « cet éclatant et mystérieux manteau dont les enveloppaient l'amour et la gloire célestes ». C'est

<sup>29</sup> Saint Ambroise, *De Helia et jejuno*, 4, 9.

<sup>30</sup> Saint Ambroise, *Traité sur l'Évangile de saint Luc*, VI, 44, Tissot, Paris, 1956, tome I, p. 243 (*Sources chrétiennes*, 45).

<sup>31</sup> Saint Ambroise, *Traité sur l'Évangile de saint Luc*, V, 25, Tissot, Paris, 1956, tome I, p. 193.

<sup>32</sup> Saint Ambroise, *Traité sur l'Évangile de saint Luc*, VII, 73, Tissot, Paris, 1956, tome I, p. 33.

<sup>33</sup> Saint Ambroise, *De Paradiso*, 13, 63, éd. Siniscalco, Milan, 1984, p. 146.

<sup>34</sup> Saint Ambroise, *De Noe*, 29, 112, éd. Siniscalco, Milan, 1984, pp. 502-505.

<sup>35</sup> Saint Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, III, 23, 5, trad. Rousseau, Paris, 1984, p. 390.

<sup>36</sup> Saint Augustin, *De Genesi ad litteram*, XI, 32, 42, éd. Agaësse et Solignac, Paris, 1972, p. 301. Cf. XI, 31, 41, p. 299 : *omnino nudati*.

<sup>37</sup> Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XVI, 17, trad. Combès, Paris, 1959, pp. 428-429.

<sup>38</sup> Saint Ambroise, *Homélies sur la Genèse*, XVI, 1, trad. Bareille, Paris, 1867 (*Œuvres complètes*, t. VII), p. 187. Cf. XVII, 2, p. 203 et XVII, 3, p. 205 : « Je t'ai laissé revêtu de gloire, et je te trouve nu (...). Qui t'a fait perdre ce vêtement glorieux que je t'avais donné ? », paraphrase des paroles de Dieu à Adam.

pourquoi, dans cette même homélie, saint Jean Chrysostome va jusqu'à dire : « En réalité même ils n'étaient pas nus, puisque la gloire céleste leur était un splendide vêtement »<sup>39</sup>. Il n'y a donc pas de nudité première, et c'est pourquoi Adam n'avait pas de tunique. »<sup>40</sup>

Dans la première vision rapportée par Hildegarde de Bingen dans *Le Livre des œuvres divines*, celle-ci se fait l'écho de l'enseignement des Pères de l'Eglise, en affirmant que l'homme et la femme n'étaient pas nus mais revêtus « d'un habit céleste » :

« Quand Dieu créa l'homme, il le revêtit d'un habit céleste qui resplendit dans une grande gloire. Mais Satan vit la femme : il reconnut en elle la mère dont le sein abritait déjà un grand nombre possible. Par la même infamie qui l'avait détachée de Dieu, il réussit à dominer Dieu dans l'œuvre qui était la sienne : il s'associa cette œuvre de Dieu qu'est l'homme. Une fois la pomme mangée, la femme se sentit devenue autre : elle donna la pomme à l'homme, et tous deux perdirent leur vêtement céleste.

« Or, quand Dieu dit aussitôt : « Adam, où est-tu ? », il signifia qu'il se souvenait toujours avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, et que son désir était de l'attirer de nouveau à lui. Quand il l'eût banni, dans une complaisante sollicitude, il revêtit sa nudité : à la place de son habit étincelant, il hérita d'une peau de mouton, et la paradis se mua en exil. »<sup>41</sup>

Voici également ce qu'en disent des auteurs contemporains :

« Dans l'interprétation que je suis, le monde est la résultante de deux forces : les énergies créatrices de Dieu d'une part ; les énergies émises par l'ensemble de toutes les consciences créées, de l'autre, et par cet ensemble depuis l'aube des temps jusqu'à la « fin du monde ». C'est la rencontre de ces deux forces qui est à l'origine du monde dans lequel nous vivons, y compris la structure de l'espace et du temps, y compris la structure de la matière quelle qu'elle soit, puisqu'elle nous échappe toujours.

« C'est, me semble-t-il, à ce niveau fondamental que se trouve la source de toute souffrance, depuis la douleur physique jusqu'à la nécessité de lutter sans cesse pour survivre et, finalement, jusqu'à la mort. C'est là aussi, probablement, le sens de ces fameuses tuniques de peau dont Dieu revêt tendrement Adam et Eve après leur exil du Paradis terrestre. Là, je suis l'interprétation de saint Grégoire de Nysse, au IV<sup>ème</sup> siècle : le Paradis terrestre n'a jamais réellement existé. Il représente seulement un monde meilleur que l'homme aurait pu atteindre tout de suite, dès sa création, si nous tous, à travers les siècles, passés ou à venir, nous avions su mieux aimer. Les tuniques de peau sont alors notre entrée dans la chair, dans l'espace, dans le temps, dans la structure de la matière du monde où nous vivons. »<sup>42</sup>

« Quelle est cette « tunique de peau » dont Dieu recouvre alors l'Adam (Gn 3, 21) ? Le mot « tunique de peau » - *Aor* - n'est autre que le mot *veRa*, non-lumière, dont les lettres ont été permutées. Nous voyons combien le « non-lumière » - *veRa* - et la tunique de peau - *Aor* - sont liés l'un à l'autre par la même puissance ! Autrement dit, l'Homme est identifié au « non-lumière ».

« [...] (L'Homme) ne connaît plus sa réalité profonde. Il ne sait plus nommer les énergies dont il est tissé, les animaux qu'il est dans ses structures ontologiques. Il est alors réduit à nouveau à la confusion avec son féminin, avec son potentiel énergétique qui, au départ, est animal.

---

<sup>39</sup> Saint Ambroise, *Homélie sur la Genèse*, XVI, 5, trad. Bareille, Paris, 1867 (*Œuvres complètes*, t. VII), p. 195. Cf. *La vie grecque d'Adam et Eve*, XX, 1, trad. Bertrand (dans *Ecrits intertestamentaires*, Paris, 1987, La Pléiade, p. 1781) : « A l'instant même mes yeux s'ouvrirent, et je sus que j'étais dénudée de la justice dont j'avais été revêtue ».

<sup>40</sup> Jean-Louis CHRETIEN, *La voix nue, phénoménologie de la promesse*, éd. de Minuit, 1990, pp. 54-56.

<sup>41</sup> Hildegarde de BINGEN, *Le Livre des œuvres divines, Première vision*, 14-15, Albin Michel, Spiritualités vivantes n° 79, 2011, pp. 131-132.

<sup>42</sup> François BRUNE, *Christ et Karma, réconciliation ?*, Dangles, 1995, p. 172.

« Sa « peau » est son opacité à toute réelle conscience. »<sup>43</sup>

Le premier vêtement du premier homme est donc le vêtement de lumière qu'il portait avant sa chute, dans l'état d'innocence où Dieu l'avait placé, en tant qu'ombre de Dieu appelé à devenir ressemblance de Dieu. Il correspond à l'état de corps psychique qui était celui de *Ish* et de *Ishah* avant la chute. Ce corps psychique se trouve dénudé parce qu'il est devenu, par la faute, corps de chair.

Ce vêtement de lumière du premier homme était devenu la propriété du Peuple élu, par l'intermédiaire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph, à cause « des mérites et des bonnes œuvres » de ceux-ci, comme l'affirme Jacob à Joseph. Rabbi Iéshoua, dans la parabole du *Père et ses deux fils*, en précisant que le père fait remettre à son fils prodigue la première robe, c'est-à-dire le vêtement de lumière du premier homme, nous enseigne deux choses :

\* la première est que Dieu enlève la première robe au Peuple élu, pourtant fidèle aux commandements, pour la donner aux païens qui se sont écartés de lui ;

\* la seconde est que non seulement Dieu pardonne la contre-vie, mais nous restitue dans l'état originel d'avant la chute.

C'est ce paradoxe que souligne l'apôtre Paul en résumant ainsi la situation des Judaïsants et des Païens :

« En effet, de même que vous jadis vous avez désobéi à Dieu,  
maintenant au contraire vous avez obtenu miséricorde  
par la désobéissance de ceux-ci (les Judaïstes),  
de même aussi ceux-ci maintenant ont désobéi,  
par suite de la miséricorde envers vous,  
pour qu'eux aussi maintenant obtiennent miséricorde.  
En effet, Dieu a enfermé tous en désobéissance  
afin qu'à tous il fasse miséricorde. »  
(Rm 11, 30-32)

---

<sup>43</sup> Annick de SOUZENELLE, *Symbolisme du corps humain*, Albin Michel, 1991, p. 40.